

Entre le blanc et le bleu, le gris... Entre l'ombre et la lumière, la roche ! Observations poétiques d'un chercheur d'art... rupestre

Daniel Arsenault (Université du Québec à Montréal)

Résumé

Dans l'imagerie des « gens du Sud », les paysages arctiques sont représentés le plus souvent sous l'aspect de landes désertiques, couvertes de neige et fouettées par des vents violents. Cette vision « sudiste » vient des conditions climatiques et environnementales que l'on associe généralement, de loin, à la saison hivernale en Arctique, période pendant laquelle, pourtant, les paysages se parent d'autres couleurs, grâce aux effets de lumière produits par les positions changeantes du soleil ou de la lune. Or, lorsque l'on se trouve dans la toundra en été, il est aisé de constater l'omniprésence de la roche, parsemée de touffes d'herbes, de mousses et de lichens. Ces roches qui affleurent prennent d'ailleurs des formes variées que la lumière ambiante vient souligner ou atténuer en fonction de l'endroit où l'on se trouve et selon le moment de la journée (ou de la nuit). Dans cet article, l'auteur veut mettre en lumière les manières dont les Inuits du Nunavik, ou leurs ancêtres plus ou moins lointains, ont su profiter des effets d'ombre projetée pour tirer partie de ce relief rocheux où domine le gris. L'auteur discutera donc de ces multiples facettes d'un art véritablement rupestre, et typiquement arctique, que les archéologues mettent au jour en dégagant du sol des éléments rocheux anciens pour les placer sous un éclairage nouveau.

Dans l'imaginaire des gens du Sud, les vastes étendues nordiques, en particulier celles que les géographes qualifient de toundra arctique, constituent autant de landes désertiques dépeintes en un paysage tout de blanc vêtu, caractéristique de l'hiver interminable, ou encore d'un pays marqué par la roche, terre stérile et battue par les vents, toujours dominée par le froid. En somme, c'est l'image d'une terre de Caïn que l'on dépeint, pays désolé où l'être humain a peine à s'installer et où il doit constamment se battre pour survivre. Le portrait schématique que l'on se crée alors au sein de cette imagerie « sudiste » fait en sorte que le territoire arctique est représenté sous la forme d'un environnement hostile, d'une contrée lointaine dominée par de mornes plaines, souvent dépourvue de couleurs et où la lumière est à ce point éclatante qu'elle confond les distances, les reliefs, les perspectives et les horizons.

Or, le chercheur qui fait de l'archéologie en régions nordiques, et particulièrement dans la toundra arctique, travaille souvent dans des zones peu fréquentées, loin des villages inuits actuels. Certes, le travail scientifique fait en sorte que les investigations sont dirigées vers des secteurs jugés potentiellement intéressants sur le plan de l'occupation humaine passée,

c'est-à-dire là où les groupes paléoesquimaux puis néoesquimaux ont pu s'établir depuis au moins 4000 ans. C'est dans un tel contexte de travail sur le terrain que l'on en arrive à mieux percevoir les subtilités et les beautés de cet environnement, notamment sur le plan de la lumière, toujours changeante, et des couleurs qu'elle génère, souvent d'ailleurs dans les détails (figure 1) davantage encore que dans l'ensemble.



Figure 1. Vue des côtes escarpées et des neiges éternelles de la péninsule d'Ungava depuis l'île de Qikirtaaluk, avec à l'avant-plan un bloc erratique modelé par le vent marin et les eaux de pluie et de fonte (photo de D. Arsenault, gracieuseté de l'Institut culturel Avataq).

Lors de mes séjours passés au Nunavik, j'ai pu observer à quel point les paysages nordiques offraient une diversité de couleurs, souvent de façon subtile, et que leur palette, cela va de soi, devenait davantage manifeste pendant la brève saison estivale, celle que je connais le mieux là-bas. C'est certes à partir de mes expériences de terrain dans la portion nord-est de la péninsule d'Ungava, au Nunavik, parti à la recherche de sites d'art rupestre, que je peux le mieux aborder la question des couleurs et des effets de la lumière sur ces paysages que j'ai observés (figure 2). Je vous offre donc dans ce qui suit une vision personnelle de ce que mon travail m'apporte sur le plan de l'émotion esthétique dans le cadre de mes investigations de sites archéologiques. Dans un premier temps, je présenterai un aperçu de ce contact, qui s'établit dès le moment où je quitte le village de Kangiqsujuak pour aller, avec mes guides inuits et les autres membres de l'équipe, monter le campement sur l'île de Qikirtaaluk (figure 3), dans la baie de Whitley, sise dans la portion sud-ouest du détroit d'Hudson. On verra que l'installation du

campement peut reposer sur des choix qui vont au-delà de simples considérations pratiques.



Figure 2. Vue sur la mer du détroit d'Hudson depuis l'île de Qikirtaaluk (photo de D. Arsenault, gracieuseté de l'Institut culturel Avataq).



Figure 3. Une zone désolée de roches et de tourbes au cap Qajartalik, île de Qikirtaaluk (photo de D. Arsenault, gracieuseté de l'Institut culturel Avataq).

Puis, je ferai l'esquisse de cette dimension esthétique qui s'offre à moi en cours de prospection ou d'excavation archéologique, alors que je me concentre sur l'étude des rochers gravés, témoins du travail de l'homme sur la matière. C'est dans un tel contexte que l'on sera à même de considérer plus précisément la dominante grise qui s'inscrit entre le blanc et le bleu au sein de ce paysage arctique si étonnant (figure 4). On pourra ainsi noter que le gris de la pierre, modifié parfois par le travail humain ou encore par l'usure du temps, peut se retrouver en de multiples variantes sur ces affleurements ornés. Enfin, par l'observation de la combinaison des jeux d'ombres et de lumière, de la régénérescence de la nature en été, mais aussi par les stigmates laissés par le lent labeur du temps sur les formations rocheuses, je vous ferai voir ce que cet environnement en apparence monolithique et monochromatique recèle en subtils détails, tant sur le plan des formes et reliefs que sur celui des couleurs.



Figure 4. Vue d'une portion de l'île de Qikirtaaluk depuis le cap Qajartalik. À noter : les variations de gris de la roche (photo de D. Arsenault, gracieuseté de l'Institut culturel Avataq).

Découvrir le paysage nordique

Comme je l'ai dit en introduction, mon travail d'archéologue m'amène à sortir quelque peu des sentiers battus du Nord en me permettant d'aller en dehors des zones habitées, c'est-à-dire parfois loin des villages inuits actuels, pour arpenter un secteur donné. Arpenter un territoire signifie d'abord trouver le lieu où établir le campement pour y séjourner au moins quelques semaines. C'est donc dire que l'on s'approprie une portion de terrain pour y monter les tentes et y entreposer le matériel (figure 5). C'est à partir de ce campement que l'on peut ensuite prendre le temps de se familiariser avec le décor ambiant. Une fois la tente dressée, le gîte installé, on dispose d'un moment pour laisser courir son regard vers l'horizon à partir de différentes perspectives. Ou, plus simplement, d'une perspective donnée, on a un point de vue sur divers horizons, que ce soit vers la mer, la côte ou les îles, ou encore vers l'intérieur des terres. Sur l'île de Qikirtaaluk (la « grande île », en inuktitut), lieu de séjour de notre équipe, nous avons eu l'habitude de nous installer à plus de quarante minutes de marche de la carrière à pétroglyphes appelée Qajartalik, site archéologique sur lequel je reviendrai plus loin. Le campement, jamais situé tout à fait au même endroit, offre à chaque fois un nouveau point de vue sur le paysage environnant. On peut ainsi admirer les fjords au loin (figure 6), avec les neiges quasi permanentes qui se blottissent dans le creux de certaines vallées, la mer et ses couleurs changeantes, les sols rocailleux et tourbeux dont les couleurs se modifient en fonction des changements de lumière. Le campement devient certes notre refuge pour un temps, mais rien ne nous empêche d'aller explorer les environs, ce qui conduit à de belles découvertes, notamment en observant discrètement la faune aviaire (figure 7 ; notez au passage le gris qui la caractérise), ou encore de repérer un inukshuk (figure 8), qui représente peut-être ici une structure peu imposante, mais qui constitue néanmoins un signe manifeste et pérenne d'une présence humaine peut-être plusieurs fois centenaire. Ce « cairn-balise¹ », pour reprendre l'expression chère à l'archéologue Patrick Plumet, constitue de ce fait un objet-témoin qui se trouve à l'occasion accentué par les jeux d'ombres et de lumière, qui permettent de le repérer aisément quand on est, par exemple, encore loin sur la mer.

¹ Patrick Plumet, « Le Nouveau-Québec et le Labrador », C. Chapdelaine [éd.], *Images de la préhistoire du Québec*, Montréal, Recherches amérindiennes au Québec, 1978, p. 99-110.



Figure 5. Le campement de l'équipe archéologique sur l'île de Qikirtaaluk pour la campagne d'étude du site de Qajartalik en 1997 (photo de D. Arsenault, gracieuseté de l'Institut culturel Avataq).



Figure 6. Le paysage arctique tel qu'il s'offre à nous lorsque l'on se trouve sur l'île de Qikirtaaluk et que l'on regarde en direction des côtes de la péninsule d'Ungava (photo de D. Arsenault, gracieuseté de l'Institut culturel Avataq).



Figure 7. Un plongeur arctique femelle, espèce aviaire au plumage grisâtre, en train de couvrir (photo de Louis Gagnon, gracieuseté de l'Institut culturel Avataq).



Figure 8. Un petit inukshuk, cairn-balise d'âge incertain, situé au cap Qajartalik, île de Qikirtaaluk, et visible aisément depuis la mer (photo de L. Gagnon, gracieuseté de l'Institut culturel Avataq).

Découvrir le passé nordique

« Mettre au jour » en archéologie pourrait se traduire ainsi : faire sortir de l'ombre, remettre à la lumière ce qui était enfoui, ce qui était demeuré loin des feux de la connaissance scientifique. De manière la plus courante, c'est par la fouille archéologique que l'on fait apparaître ces éléments matériels issus de contextes historiques et socioculturels anciens. Ce travail méticuleux et parfois fastidieux n'est pourtant pas dépourvu d'une certaine poésie lorsque, après quelques coups de truelle, on voit apparaître l'artefact significatif. On notera par exemple sur les sites fouillés récemment que, dans le cours d'une excavation, où l'on passe du décapage des premières strates à la découverte *in situ* d'objets mobiliers, puis finalement au dégagement complet d'une aire d'occupation ou d'exploitation (comme ici, figure 9, une zone d'extractions multiples de récipients qui font du site de Qajartalik une carrière), on peut s'arrêter à juger simplement de la couleur de la découverte, c'est-à-dire dans ces cas-ci du gris, rien que du gris, toujours du gris !



Figure 9. La zone de façonnage *in situ* et d'extraction de récipients qui fut mise au jour en 2001 est marquée par de nombreuses cavités ovoïdes, rondes ou rectangulaires (une petite pierre indique l'emplacement de chacune) signalant autant de contenants en stéatite produits il y a plusieurs siècles, d'abord par des groupes dorsétiens suivis de groupes thuléens (photo de D. Arsenault, gracieuseté de l'Institut culturel Avataq).



Figure 10. Mon équipe de jeunes fouilleurs à l'œuvre sur le dessus du rocher orné principal de Qajartalik pendant la campagne archéologique de 2001 ; la photo en noir et blanc ne permet pas ici d'apprécier les contrastes de couleurs des vêtements portés par les membres de l'équipe par rapport aux affleurements (photo de D. Arsenault, gracieuseté de l'Institut culturel Avataq).

Cependant, rien n'empêche d'y mettre de la couleur, comme lorsque par exemple mon équipe et moi, revêtus de manteaux aux teintes vives et contrastées (figure 10), avons mis au jour sur le site de Qajartalik (qui signifie « là où se trouve un kayak », en inuktitut) de nouvelles figures gravées représentant des visages d'apparence humaine (figure 11). Ces gravures, au nombre de six, venaient encore renforcer la dimension unique d'art rupestre conférée à ce site archéologique arctique, bien que celui-ci ait été aussi exploité en tant que carrière de stéatite au cours des deux derniers millénaires.



Figure 11. L'un des six pétroglyphes dorsétiens en cours de mise au jour lors de la fouille marquant la campagne archéologique de 2001 à Qajartalik (photo de D. Arsenault, gracieuseté de l'Institut culturel Avataq).

Soulignons que ce site exceptionnel pour l'Arctique canadien se trouve sur un cap rocheux au lieu-dit de cap Qajartalik, à l'intérieur d'une dépression naturelle causée par une faille de plusieurs centaines de mètres. Le site éponyme de Qajartalik est constitué par des affleurements rocheux de stéatite répartis au sein d'une cuvette de quelque 130 mètres de long (figure 12). Depuis sa reconnaissance scientifique au début des années 1960 par l'anthropologue Bernard Saladin d'Anglure², le site a livré des indices majeurs de fréquentation humaine, dont plus de 180 pétroglyphes, sous forme de visages gravés aux expressions variées, mais dont le sens nous échappe, et des dizaines de zones d'extraction renvoyant à la production d'autant de récipients, lampes à huile ou marmites, ainsi que quelques outils ayant été utilisés pour fabriquer de tels objets et pour façonner les visages. Ce site témoigne donc en fait de certaines préoccupations propres aux

² Bernard Saladin d'Anglure, « Découverte de pétroglyphes à Qajartalik sur l'île de Qikertalik », *North/Nord*, 1962, p. 34-39.

ancêtres plus ou moins lointains des Inuits actuels, à savoir les Dorsétiens et les Thuléens.



Figure 12. Vue longitudinale vers le sud-ouest de la faille au sein de laquelle se trouve le site de Qajartalik ; notez à l'avant plan le bloc erratique en stéatite de forme ovoïde, tout gris, qui « scelle » l'entrée du site (photo de D. Arsenault, gracieuseté de l'Institut culturel Avataq).

L'ombre et la lumière

Les sites d'art rupestre relèvent de deux catégories générales, l'une comprenant les œuvres peintes, l'autre, les œuvres gravées. C'est à cette dernière catégorie qu'appartient le site de Qajartalik. En effet, ce site contient exclusivement des pétroglyphes, des visages gravés vus de face (figure 13). Il va sans dire que pour bien les admirer sous un éclairage naturel, il faut attendre que leur subtil relief sorte de l'ombre et du brouillard, et compter sur une journée ensoleillée, alors que les jeux d'ombres et de lumière permettent d'en accentuer les contours et d'en souligner les détails (figure 14), avant qu'ils ne se dérobent à nouveau au regard, dès la nuit

venue ou même par ciel couvert. On peut avancer sans trop exagérer que les artistes qui ont produit ces gravures sur des rochers autrement grisâtres savaient tirer profit des effets variés du relief rocheux et d'orientation des surfaces portantes en jouant sur leur exposition en lumière ambiante afin de faire apparaître ou disparaître ces faces énigmatiques qui nous interpellent encore aujourd'hui. Il suffit en l'occurrence de déambuler au cours d'une journée ensoleillée pour se faire surprendre tout à coup par l'un de ces visages qui apparaît à quelques mètres de nous, sorti de l'ombre pour un instant pour nous fixer de son regard chargé de sens. Les expressions sont certes variées, mais elles le sont encore davantage en fonction du balayage de la lumière et des ombres projetées que provoque le déplacement apparent du soleil en quelques minutes seulement. On peut ainsi s'interroger sur l'impact originel de telles manifestations auprès des premiers visiteurs, juste après que les œuvres eurent été produites, surtout chez ceux qui n'étaient pas préparés à une telle réception. Faudrait-il alors y voir une manière insolite qu'avaient imaginée les initiés paléoesquimaux, il y a plus de mille ans, pour provoquer un certain trouble chez les novices en les plaçant dans un contexte liminaire de réception initiatique aux mystères d'un monde suprasensible ? Cette idée se défend bien, surtout si l'on accepte ici l'argument selon lequel cette iconographie figurative a été générée par la pratique chamanistique, à l'instar de ces figurines, masques et masquettes aussi interprétés en termes d'art dorsétien étroitement associé au domaine magico-religieux, celui des chamanes de la préhistoire arctique³. Mais même en dehors de cette dimension chamanique, force est de reconnaître l'impression d'une production intentionnelle de ces pétroglyphes orientée vers l'étonnement du spectateur. On peut en effet admettre l'importance de la lumière dans la fixation, ici comprise selon une acceptation élargie et multiple, de ces figures gravées à Qajartalik... Mais parlons maintenant de la couleur par rapport à cet art rupestre.

³ Voir des exemples de cet art chamanique dans Patricia D. Sutherland et Robert McGhee, *Lost Visions, Forgotten Dreams – Life and Art of an Ancient Arctic People/Quêtes et songes hyperboréens – La vie et l'art d'un peuple ancien de l'Arctique (Guide de l'exposition)*, Hull, Musée canadien des civilisations, 1996.

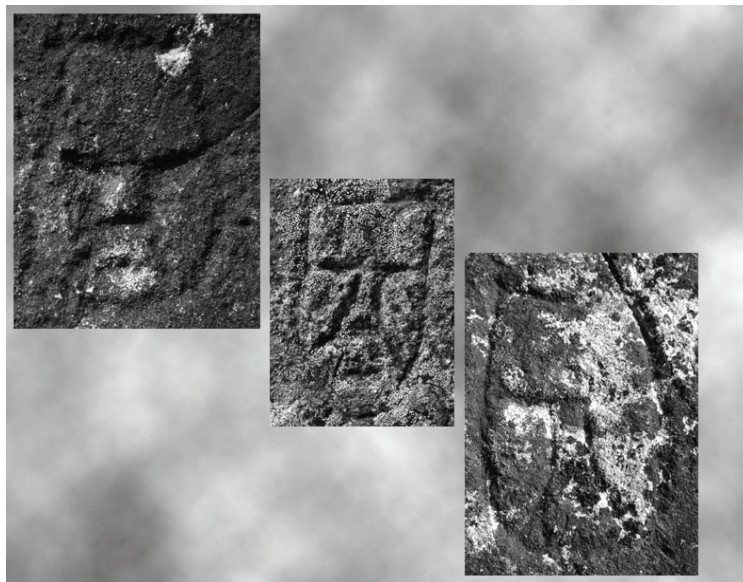


Figure13. Trois exemples de visages gravés tels qu'on peut les admirer de nos jours sur les affleurements ornés de Qajartalik. Le faciès de chacun de ces visages est aujourd'hui marqué par la présence de lichens dont l'enracinement fragilise le substrat rocheux qui leur sert de support. Incidemment, les variétés de lichen, par les teintes distinctes qui les caractérisent (noire, verte, orange), viennent ajouter une touche de couleur aux gravures (photo de D. Arsenault, gracieuseté de l'Institut culturel Avataq).



Figure 14. Trois des nouveaux pétroglyphes découverts en 2001, accentués par un jeu d'ombres et de lumière qui permet de bien voir les traits des visages représentés (photo de D. Arsenault, gracieuseté de l'Institut culturel Avataq).

Colorisation du site archéologique

Tous des visages au teint grisâtre, ai-je écrit plus haut ? Pas nécessairement, puisque le temps fait aussi son œuvre sur le rendu des couleurs. En effet, il convient d'observer comment une paroi porteuse de pétroglyphes et exposée pendant quelques décennies, voire quelques siècles, se trouve envahie par les lichens, ici noirâtres, là orangés, là encore verdâtres, qui viennent chacun à leur manière jeter une touche de couleur additionnelle à une surface autrement d'un gris quasi uniforme. Ici, ce n'est pas tant le sens originel que ces nouvelles touches de couleur aident à saisir, mais plutôt la condition actuelle et le devenir possible et fragile qu'elles accentuent. En effet, comme ces tons de noir, de vert ou d'orange (figure 13) qui viennent quelque peu « maquiller » les « faces de pierre » sont l'œuvre d'un végétal qui, par nature, s'incruste et prolifère à la surface de la roche, ce sont autant de stigmates qui viennent rappeler l'état de conservation précaire de cet art rupestre aux multiples visages. Les lichens sont ainsi considérés comme un agent destructeur qui, au fil des décennies ou des siècles, contribuent à fragiliser le substrat rocheux en se nourrissant des sels minéraux contenus dans la pierre et en produisant des acides qui dissolvent « l'épiderme » du rocher, rongant du coup le faciès de ces visages infectés. Paradoxalement, on peut affirmer que la couleur d'un rouge presque vif sur les joues d'un visage gravé n'est pas signe de santé à Qajartalik, peu s'en faut ! C'est donc dire que ce site exceptionnel est voué à disparaître si des mesures de conservation efficaces ne sont pas prises à court terme. C'est cependant une tâche à laquelle mes collègues de l'Institut culturel Avataq (figure 15) et moi nous attelons depuis plus de dix ans dans un programme de patrimonialisation du site⁴.

⁴ Voir par exemple Daniel Arsenault et Daniel Gendron [éd.], *Des Tuniiit aux Inuits. Patrimoine archéologique et historique au Nunavik. Bilan de recherches*, Québec et Montréal, CÉLAT, coll. « Les cahiers d'archéologie », et l'Institut culturel Avataq, coll. « Publication en archéologie du Nunavik », 2007 ; Daniel Arsenault, Daniel Gendron et Louis Gagnon, « Investigations archéologiques récentes au sud de Kangirsujuaq et sur le site à pétroglyphes de Qajartalik (JhEv-1), détroit d'Hudson, Nunavik », *Études/Inuit/Studies*, vol. 22, n° 2, 1998, p. 77-115 ; et Daniel Arsenault, Daniel Gendron, Louis Gagnon et Claude Pinard, « Kiinatuqarvik, a multidisciplinary archaeological project of Dorset petroglyphs and Human occupation in the Kangirsujuaq Area (Eastern Canadian Arctic) », Patricia D. Sutherland [éd.], *Contributions to the Study of the Dorset Palaeo-Eskimos*, Gatineau, Musée canadien des civilisations, coll. « Mercure, Archaeology Papers », 2005, p. 105-120.



Figure 15. Mes collègues Louis Gagnon et Daniel Gendron de l'Institut culturel Avataq en train de faire des relevés sur le sommet du rocher orné principal du site de Qajartalik en 1998 ; notez la présence de quelques pétroglyphes sur certains affleurements, visages gravés qui ressortent davantage en période ensoleillée (photo de D. Arsenault, gracieuseté de l'Institut culturel Avataq).

*

Faire de la recherche aujourd'hui en milieu arctique exige naturellement une certaine forme physique, des connaissances suffisantes non seulement pour ce qui est du domaine de spécialisation dans lequel on œuvre, mais aussi en rapport avec les collectivités au sein desquelles on se trouve à partager le quotidien, ne serait-ce que pendant quelques semaines. On expérimente ainsi la nature arctique dans ses multiples facettes. Tout cela n'empêche certes pas de conserver ce sens de l'étonnement qui accompagne le contexte de découverte, à l'exemple des enfants inuits qui nous suivent parfois dans nos pérégrinations scientifiques. Il y a donc un véritable plaisir esthétique à vivre une telle expérience, une émotion à reconnaître dans les multiples facettes ce que la nature nordique recèle de beauté.

Mais, à l'instar de la situation des explorateurs des siècles passés, les séjours que j'ai faits en territoire arctique sont somme toute éphémères et ne me permettent de jeter qu'un éclairage fugace sur ces paysages en apparence immuables. Je me sens, lors de ces expériences de terrain, comme cet iceberg isolé au fond de la baie (figure 16) qui se laisse dériver au gré des courants et des marées, n'emportant avec lui que quelques souvenirs des formes et des couleurs observées au fil de son errance. D'aucuns diront que

c'est dans ces rares moments de rêverie en solitaire où l'on se voit affranchi du joug des tâches obligées de la recherche qu'une découverte en suit une autre, alors que la science fait place à la poésie...



Figure 16. Un iceberg flottant au loin, près des côtes nord-orientales de la péninsule d'Ungava, témoin muet des changements climatiques qui s'opèrent aujourd'hui en milieu arctique et qui, nécessairement, viendront affecter les paysages nordiques tels que nous les avons connus jusqu'à ce jour (photo de D. Arsenault, gracieuseté de l'Institut culturel Avataq).